

SUR L'AVENIR DES FEMMES

En voyant les femmes de nos jours manifester hautement un besoin de rénovation dans leur existence, franchir de toute part le cercle étroit qui les renfermait, faire des efforts redoublés pour se frayer un sentier, même à travers bien des ronces, jusque sur les hauteurs d'où l'on peut tout juger, vous formez le dessein généreux de leur porter aide et secours, et pour les soutenir autant que pour les diriger, vous venez leur tendre la main.

Il ne s'agit donc plus ici d'établir l'intelligence des femmes, plus de repousser ou d'admettre la supériorité d'un sexe sur l'autre ; plus de dépendre l'état subalterne des femmes du passé, ni de combattre l'erreur de ceux qui voudraient les y retenir encore : ce terrain-là fuit sous nos pas, et c'est dans l'avenir des femmes que nous sommes arrivés.

Voyons donc les moyens que l'éducation possède pour rendre plus dignes d'elles-mêmes celles qui paraîtront sur la scène du monde, et l'appui que vous pouvez offrir à celles qui s'y montrent déjà.

En jetant un coup d'œil sur l'éducation actuelle des femmes, on est frappé d'abord de voir que la science la plus indispensable à la vie morale, celle en l'absence de qui toutes les autres ne sont rien, leur est entièrement refusée, que nul ne songe à leur apporter à penser. Il est pour les hommes des leçons de morale, de philosophie, des conférences instructives. Les jeunes filles, je les vois avec leurs institutrices, tout occupées des principes de la danse ou de la musique ; avec leurs compagnes, livrées aux enfantines causeries, où l'essaim des pensées légères papillonne et s'envole sans laisser de traces. Mais dans toute leur journée, pas une heure pour la méditation ; mais dans tout ce qui les environne, pas une voix pour leur apprendre à réfléchir sur elle-mêmes et le monde où elles sont jetées ; à concevoir dans leur propre esprit quelques idées sur les objets qui se présentent, sans aller sans cesse tendre la main pour demander une pensée ; à recevoir les jugements qui viendront les trouver avec un jugement fait, une âme prête à les soutenir.

Après cette science capitale, que toutes les autres leur soient prodiguées ; que chaque lumière vienne répondre à la vocation ardente qui l'appelle. Car, savoir, c'est la fortune de l'âme et sa liberté ; savoir, c'est posséder l'espace et le temps, c'est agrandir notre étroit horizon de tout l'aspect de l'univers, c'est mettre dans notre vie si bornée tous les siècles du passé ; savoir, c'est vivre, et retenir dans l'ignorance ce qui est presque un homicide. Mais la science est-elle sans danger pour une femme ? La loi qui leur défend de toucher aux fruits de l'arbre du bien et du mal est elle donc une chimère ? Non, sans doute, et il est impossible que l'éducation ou sage ou sagesse accompagne sans cesse les pas de l'instruction, qu'elle réalise par sa tendre sollicitude l'ange gardien qu'on aime à se figurer à côté d'une femme. Une jeune personne reçoit-elle des connaissances supérieures, que l'éducation lui apprenne que c'est seulement un dépôt sacré mis dans son sein pour le répandre plus tard autour d'elle. A-t-elle enrichi sa mémoire d'ornements propres à la faire briller dans le monde, que l'éducation lui répète sans cesse que les jouissances de la vanité, les plus froides, les plus égoïstes qu'on puisse éprouver, sont indignes d'un cœur de femme. Est-elle initiée aux atteintes que la philosophie a portées au christianisme, que l'éducation lui montre, à côté de quelques dogmes et pratiques dont on peut se dépouiller, la vérité d'un Dieu et le bonheur des croyances religieuses. Enfin, qu'à tous les progrès de l'intelligence, l'éducation lui fasse apparaître la bonté du cœur si grande et si belle, qu'elle la préfère, pour s'en parer, à tous les charmes de l'esprit.

Pour les connaissances plus légères, destinées seulement à jeter de l'agrément sur la vie, n'est-ce pas une erreur bien funeste de donner tout son temps, toute son ambition, tout son amour à l'étude des beaux-arts ?

Il est inutile sans doute de dire ici que je ne blâme dans cette étude que l'abus qu'on en fait. Mais on lui prodigue à elle seule tous les jours de la jeunesse..... comme s'ils devaient disparaître encore, ces beaux jours ! Voyez la journée d'une jeune fille. Les arts viennent la prendre encore dans le sommeil : on l'éveille pour sa première leçon ; elle ne s'en plaint pas, elle aime les arts : car les arts lui présentent l'image des sentiments les plus passionnés de la vie, que sa jeune âme brûle de connaître ; les arts sont le mirage des passions, et l'enfant ne sait pas encore que toute passion n'est pas bonheur ! Elle quitte son cheval pour recevoir son maître de chant, et toute palpitante encore de sa leçon de danse, va se mettre à son piano ; après quoi il lui reste à peine le temps de s'habiller pour aller dans un salon parler peinture et faire de la musique jusqu'à l'heure du sommeil, où elle rêve encore à ses travaux du lendemain. Les arts ont comblé sa journée, ils ont brisé de leurs nombreux labeurs sa frêle constitution ; ils l'ont éloignée de toute étude solide ; ils l'ont surtout éloignée de l'entretien de sa mère. Que lui donneront-ils pour tant de sacrifices ? quelques instants de vanité satisfaite, quelques jouissances rapides qui brûlent où elles passent, qui consomment le cœur au lieu de le nourrir, et qui s'évanouissent presque toujours avec les années du jeune âge.

Si une femme est destinée à la carrière d'artiste par vocation ou par nécessité, qu'elle s'y consacre entièrement, ce n'est pas trop d'une vie pour une semblable tâche : d'ailleurs, l'art est impérieux, exclusif, et le jaloux ne révèle tous ses mystères qu'à celle qui se donne tout à lui.

Pour les heures de délassement, l'étude de la littérature est peut-être plus convenable, et voici par quelles raisons :

Dieu a fait les femmes pour plaire. Se faire aimer est un devoir pour elles, un devoir dans toute l'étendue et la sévérité du mot. Je pense qu'à l'accomplissement de cette destinée, la littérature est plus propice que les arts : ceux-ci, tout puissants dans leur domaine, n'en franchissent pas la limite : un instant voit terminer l'exécution la plus brillante, l'air emporte le son le plus harmonieux, et tout est fini ; la danse, la peinture, dans la société intime, n'ajoutent absolument rien aux charmes d'une femme ; la littérature, c'est bien autre chose ; elle s'infiltré dans sa nature, elle coule dans ses veines, elle peut à chaque minute faire jaillir ses inspirations ; la foule des pensées qu'elle donne répanent du charme sur les plus simples entretiens, colorent, vivifient l'environnement qu'elles habitent, donnent une âme, une physionomie aux plus modestes détails de la vie intérieure.

Jamais il ne fut plus nécessaire que dans ce moment de cultiver l'intelligence des femmes, d'en faire une plante féconde portant pensées, inspirations, jugement ; car nous pourrions dire aussi, peut-être, un grand mouvement intellectuel se manifeste parmi les hommes. Ils se sont avisés subitement d'un sentiment nouveau ; ils ont enrichi leur âme d'une jouissance ignorée jusqu'à nos jours : l'amitié d'une femme. L'usage de faire entrer les femmes pour quelque chose dans la vie morale était totalement inconnu autrefois, et son idée seule eût fait rire nos aïeux. Mais comme ces liaisons si pures, si solides que nul rivalité ne peut troubler, que nulle jalousie ne peut ternir, deviennent plus communes tous les jours et sont propices au bonheur général, il faut, pour les entretenir, disposer les femmes à tout sentir, tout comprendre ; il faut que chaque pensée pénètre dans leur esprit et n'aille plus frapper un cerveau de pierre et retombe comme une balle morte.

Tels sont donc les changements, salutaires, il me semble, qui pourraient être apportés dans l'éducation des femmes.

Quant aux moyens de favoriser dès à présent la tendance qu'elles manifestent vers les études scientifiques, artistiques, littéraires, il n'en est point de plus efficace sans doute que de leur ouvrir une voie simple, facile, pour mettre en lumière les créations de la pensée. En littérature,

par exemple, je suppose une femme qui nourrisse dès longtemps le germe d'un ouvrage chéri. Cette composition, c'est sa vie, son espérance, son amie dans la solitude, son champ d'asile, contre les ennuis du sort. Mais au premier mot qu'elle écrit, une image effrayante se dresse devant ses yeux : elle aperçoit le moment de la publication. Alors elle sera seule, sans conseils, sans appuis ; alors viendront les démarches repoussées, les promesses évanouies, les hauteurs féodales ; de froides figures lui reprocheront son obscurité et son audace ; elle entendra la spéculation lui parler en chiffre, des mots d'argent tomberont lourdement dans ses rêves de gloire. A cette vue, la timidité la glace, le découragement pèse sur son âme et flétrit la création en germe qui meurt au lieu d'éclorre.

Le plus grand service que les hommes influents et éclairés puissent rendre aux femmes de notre époque est donc d'apporter des conseils bienfaisants, des recommandations protectrices, entre la composition d'un travail quelconque et la spéculation qui le fera paraître dans le monde. Je sais que les embarras sont grands sur ces routes encombrées ; mais je sais aussi que, s'il est un génie qui puisse aplanir toutes les difficultés, c'est l'amour du bien qui l'inspire.

MADAME CLÉMENCE ROBERT.

La cathédrale de Cologne décrite par un correspondant du "Figaro"

A mon arrivée, je pensais voir enfin la cathédrale dans toutes ses splendeurs, et voici les deux tours qui ne forment qu'une seule masse compacte, car les échafaudages sont toujours là, et il faudra deux ou trois mois pour les dégager. L'Empereur, pour rendre hommage à la mémoire de son frère et prédécesseur, a voulu que cette inauguration eût lieu le 15 octobre, anniversaire de la naissance de Frédéric-Guillaume IV. Il fallait donc se hâter, car remettre la solennité à l'année prochaine, c'eût été braver le Destin. L'Empereur a quatre-vingt-trois ans. A cet âge, l'homme le plus robuste n'a plus le temps de rien remettre à l'année prochaine. Et ici, je le répète, il ne s'agit pas du tout d'une cérémonie religieuse ; c'est un événement politique, l'affirmation de l'Empire et de sa puissance devant le clergé et malgré lui. J'estime qu'à toute autre époque où les consciences eussent été moins troublées, cette inauguration de la cathédrale eût gagné par le déploiement des pompes de la religion catholique. Tous les évêques d'Allemagne eussent voulu paraître dans cette grande cérémonie religieuse. Nous sommes donc en réalité ici en présence d'une inauguration civile, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce sont les princes, les maréchaux et les bourgeois qui remplacent le haut clergé catholique. Je ne crois pas qu'on ait dans l'histoire un exemple d'un pareil état de choses. Mais, comme je ne suis pas ici pour me jeter dans les querelles religieuses, je constate la situation sans m'y arrêter outre mesure, et, puisqu'il faut bien parler un peu de la cathédrale qui, en réalité, est reléguée au second plan, nous allons y revenir.

* *

Il n'y a pas à dire, cette cathédrale de Cologne est un admirable monument d'architecture gothique, conçu par un homme de génie, le premier architecte, dont le nom s'est perdu dans le cours des siècles, continué par des hommes qui se sont inspirés de ses plans et achevé par des artistes de mérite. Cependant deux objections se présentent dans la contemplation de ce temple le plus vaste qu'il y ait et dont les tours dépassent de pas mal de mètres toutes les autres tours. La première de ces objections est purement optique : c'est que d'aucun point on n'a une vue d'ensemble sur le monument et que par cela même, il est fort difficile d'avoir une impression bien nette. Mais ce n'est pas la faute d'un architecte, tout s'explique par la construction même de la ville de Cologne qui, maintenue dans le cercle étroit des anciennes fortifications, n'a pas

pu s'étendre. Les rues sont étroites, chaque pouce de terrain ayant une valeur énorme dans une cité dont la population s'est triplée depuis quarante ans sans qu'on ait pu songer à élargir la ville. Cologne étouffait positivement dans son cercle de murailles qui maintenant sont tombées pour faire place à des fortifications nouvelles, rejetées par le génie loin de la ville. Dans cette agglomération de rues étroites, la cathédrale elle-même étouffe ; pour obtenir une vue d'ensemble sur le colossal monument, il faudrait dégager les alentours, abattre les maisons qui obstruent la vue, élargir les rues, créer une place magnifique en harmonie avec la cathédrale ; jusqu'ici on est donc réduit à faire le tour du monument et à l'admirer par morceaux, le nez en l'air ; mais pour dégager cette masse énorme de pierres, il faudrait dépenser de telles sommes que le temps seul pourra opérer cette transformation nécessaire. On y arrivera graduellement avec le cours des années.

La seconde réserve est purement artistique, mais elle a bien son poids. On comprendra, sans que j'aie besoin d'y insister, qu'une œuvre architecturale commencée au treizième siècle et achevée au dix-neuvième, ne peut pas produire une impression complète ; il y a bien l'harmonie des formes, puisque la cathédrale, dans sa forme actuelle, repose sur une unité de plan primitif ; il y a bien l'harmonie apparente du détail, puisque les sculptures ont été maintenues dans un même style. Mais il manque d'abord l'harmonie des tons, puisque telle partie a été noircie par les siècles et que telle autre, sortant, pour ainsi dire, de la main des ouvriers, est pimpante comme une construction moderne. Ceci même n'est qu'une question secondaire, car le temps se chargera de la besogne. Mais ce que les siècles ne pourront donner à la partie moderne de la cathédrale, c'est l'admirable sincérité des anciens artistes qui, dans la moindre figure, mettaient toute leur âme, dont le plus petit ornement est un bijou ciselé de main de maître. Sans doute, les sculpteurs modernes qui ont concouru à l'achèvement de la cathédrale se sont efforcés de maintenir le style général de l'œuvre. Mais l'imitateur aura beau faire, jamais il ne parviendra à égaler la besogne de celui qui la tire de son cerveau, et dont l'art demeure une expression de son époque. La partie ancienne de la cathédrale restera donc éternellement la plus intéressante.

A l'intérieur la même objection s'impose. La première impression est magnifique au-delà de toute expression ; il n'est pas de cathédrale plus imposante que celle-ci ; rien de plus majestueux que cet énorme vaisseau ; rien de plus admirable vraiment que les pilastres sortant du sol et s'élevant avec la grâce et la légèreté d'une fusée. Mais après le premier enchantement, l'œil de l'artiste est troublé aussitôt comme au dehors ; à gauche, dans les colossales fenêtres, sont enchâssés les vitraux anciens d'une telle beauté, d'un tel éclat, que nulle part on n'en pourrait trouver de plus beaux ; de l'autre côté, des vitraux modernes, sortis des ateliers royaux de Munich et offerts à la cathédrale par le roi Louis de Bavière, grand-père du souverain actuel. D'un côté l'art ancien dans toute sa pureté conservée à merveille, de l'autre l'art moderne, sans sincérité et sans foi ; plus loin l'admirable chœur, un chef-d'œuvre d'architecture légère et gracieuse et garni de boiseries modernes. Il n'en pouvait être autrement et c'est pour cela que la cathédrale de Cologne restera éternellement un chef-d'œuvre dans la partie purement architecturale, une œuvre de second ordre dans sa partie décorative, qui n'est qu'une imitation heureuse de l'art ancien.

LA CHASSE AU CORSAIRE

Sur le soir, par un calme plat, deux voiles étrangères parurent à l'horizon. A sa blancheur, l'une fut reconnue pour américaine, l'autre avait tout l'air d'appartenir à un petit coquin de brick fort suspect ; mais ce n'était qu'affaire de conjecture, car les deux vaisseaux étaient à la cape.